Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 30

Artikel: Infirmités
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225357

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

là par des parents cupides. Les deux sexes étaient admis, aussi bien comme malades que comme surveillants, médecins, infirmiers ; et des flirts extraordinaires s'étalaient. Bref, vous le voyez, il y avait là matière pour une campagne de presse intense et parfaitement susceptible de me « lancer ». Comme le père Musard me féliciterait de mon initiative !

Je prenais en secret des notes copieuses. M. Stanislas m'aidait sans s'en douter, car, à part ses ridicules hallucinations, c'était un esprit très fin et observateur. Il me signala plus d'un détail typique.

La veille du jour où je comptais m'esquiver, j'étais, le soir, dans ma chambre en train de faire le plan de ma série d'articles. Dehors, c'était une âpre nuit d'automne ; le vent imitait, à travers les arbres, le bruit de la mer, et d'énormes nuages couraient sur la lune sinistre.

Une main se posa sur mon épaule : je sursautai. M. Stanislas était derrière moi, tremblant, un doigt sur la bouche. Je ne l'avais pas entendu entrer.

— Chut !... Ils me suivent !... Ils me cherchent dans le corridor... Chut !... dit-il d'une voix rauque, coléreuse, que je ne lui connaissais pas.

Il resta quelques minutes tendu vers la porte avec, dans toute son attitude, une telle épouvante qu'il me sembla que j'allais avoir peur aussi !

Enfin, il respira largement.

— Ils sont partis... Je vais vous les montrer par la fenêtre... Ils fouillent le parc pour me trouver... Oh! tenez, là-bas, à l'angle du massif... Regardez !... Mais regardez donc !...

Je n'aperçus dans la pâle clarté que des branches agitées par le vent d'automne, et des tourbillons de feuilles mortes.

— Mais il n'y a rien !...

— Rien !... Rien !... Alors, vous ne voulez pas les voir ? Alors, vous êtes d'accord avec eux ?... Bien !... Ce ne se passera pas comme cela !

Il s'était précipité sur moi à l'improviste, me bâillonnait avec une serviette, me renversait sur mon lit et m'y attachait avec d'autres serviettes, avec les courroies de ma valise, avec des rideaux qu'il coupa. Je n'ai jamais eu de muscles et, à cette époque-là, moins que jamais; lui était taillé en force.

— Là, maintenant vous n'irez pas leur dire où je suis...

Et il sortit tranquillement.

En vain essayai-je de faire glisser mes liens, d'appeler à travers mon bâillon. Les nœuds avaient été serrés à outrance.

Vous devinez la belle nuit que je passai, ainsi ligoté, et avec la terreur que le fou ne revînt avec une arme et plus furieux !

Je ne fus délivré qu'au matin par l'infirmier qui m'apportait mon chocolat.

Je bondis chez le directeur et utilisai la mésaventure pour crier que je quittais une « boîte » aussi mal surveillée. On n'osa pas me retenir.

Une heure après, j'étais à Paris. Je passai toute ma journée à rédiger fiévreusement mes deux premiers articles. Le lendemain matin, je les apportai, triomphant, à Musard qui, dès qu'il eut jeté un coup d'œil, me dit, en me tendant le *Courrier quotidien* :

— Vous n'avez donc pas lu le numéro d'aujourd'hui ?

Horreur ! en première page, une campagne y commençait : *Scandales d'un sanatorium privé... A Mantes... Complaisances médicales... Morphine à discrétion... Fumeries d'opium... Séquestrations odieuses*, etc., et elle révélait exactement, et dans leur décor, tous les faits que je comptais moi-même porter à la lumière ! Et une note de « dernière heure » disait: « A la suite d'un attentat commis par un fou qui, laissé sans surveillance, avait ligoté sur son lit un malheureux neurasthénique, le parquet, prévenu, vient de descendre dans le sanatorium de Mantes et d'y faire les plus graves découvertes. Le directeur a été arrêté. »

— Mais... qui... qui vous a apporté cela ? balbutiai-je.

— Un journaliste de province dont c'est l'heureux début à Paris. Et, justement, le voici !

Une porte s'était ouverte. M. Stanislas et moi nous nous regardions, stupéfaits l'un et l'autre !

Il avait eu la même idée que moi et avait joué remarquablement l'aliéné. Pour appuyer sa campagne, il désirait des poursuites judiciaires : pour que celles-ci fussent possibles, un « attentat » était indispensable, et l'enragé simulateur n'avait pas hésité à le commettre lui-même *sur moi!* puis à le signaler au Parquet ! *J.-J. R.*

Infirmités. — L'institutrice explique à ses élèves que le grand poète Homère était atteint d'une infirmité, qu'il était aveugle. Elle insiste bien là-dessus. Puis, à la classe du lendemain, pour se rendre compte si sa leçon a bien été comprise, elle demande au plus jeune élève :

— De quel mal souffrait donc le grand Homère ?

Le petit réfléchit un instant avec perplexité, puis soudain s'exclame, d'un ton victorieux:

— Poète !

MEMOIRES DU PETIT LOUIS. 12

Cependant ils rendaient toute justice à mes concitoyens pour beaucoup de choses; entr'autres ils convenaient que c'étaient les premiers comptables de l'époque, les premiers horlogers du monde ; s'ils ne sont pas généreux, ils savent devenir riches, et malgré leur adoration pour l'or et l'argent, ils n'ont jamais fait la traite des nègres comme les Anglais. Olivier ajoutait qu'on ne savait pas tout.

Tous deux admiraient Jean-Jacques Rousseau, et un jour que nous étions logés chez un curé, en Pologne, qui ne savait pas un mot de français, ils se mirent à parler latin avec lui, et lui firent comprendre que j'étais Genevois. Ils furent étonnés alors de voir ce brave homme m'examiner de la tête aux pieds en me disant : « Oh ! que je suis heureux de voir un compatriote du grand Rousseau, le citoyen de Genève, de l'homme immortel ; » il faisait un signe de croix chaque fois qu'il prononçait son nom, et quoique je fusse de la ville de Calvin, il me serrait les mains de joie et de bonheur; la tolérance ne pouvait pas s'oublier devant une si franche admiration ; je pris part au souper, sur la prière du curé, ce qui vexa un peu les deux gagistes qui furent pourtant très polis, et qui s'exécutèrent de bonne grâce.

Le lendemain, sur la grande route, la conversation roulait sur le bon curé et Jean-Jacques Rousseau, le grand citoyen de Genève, lorsque, tout à coup, le général Marcognier arrive à la tête de la brigade et commande au colonel Brun de faire charger les armes. Depuis le grand matin nous avions fait route presque côte à côte avec une division d'infanterie prussienne, et une brigade de hulans prussiens. Justement, j'avais pris un superbe cheval dans une ferme, lequel était tout harnaché, sauf la bride, mais j'avais toujours avec moi un filet-bride, et comme je savais par routine monter à cheval comme un Polonais, je chargeai avec nos dragons. La division d'infanterie mit bas les armes, après avoir tiré une vingtaine de coups de feu pour simuler une résistance, et pour avoir l'air de ne s'être pas rendus sans défense ; les hulans firent mine de vouloir dégager, mais ce n'était qu'une comédie, ils se sauvèrent. Le général Roguet me confia la garde des prisonniers à moi seul, ils étaient bien au nombre de 1500 au moins. Je me conduisis en cette circonstance bien comme bravoure, mais je dois regretter d'avoir forcé deux officiers prussiens à me donner leurs écharpes, insigne de leur grade ; toutefois, ce n'étaient que des blancs-becs, mais il en était de même de moi, puisque je n'avais pas mes seize ans révolus. Comme ils ne firent qu'une faible résistance, cela m'enhardit à demander à l'un d'eux sa capote verte à grand colet qui me faisait envie ; il fut tellement indigné de cette demande de ma part, qu'apercevant au loin un officier de dragons français, il courut auprès de lui et lui conta en très bon français la conduite infâme que j'avais tenue à son égard ; aussitôt l'officier tira sa grande latte et me courra sus ; heureusement pour moi, j'avais un excellent coursier, grâces aux jambes duquel je rejoignis mon 69e, qui avait pu voir la conduite du petit Genevois. Je ne fis aucun embarras ; c'est ignoble, brave sans blague aucune, voilà l'esprit qui régnait alors et dont j'avais ma part. Je vendis mes deux écharpes à un Juif pour 16 francs, elles en valaient au moins 60, mais je n'aurais pu m'en défaire à ce prix, ce dont j'aurais été très heureux pourtant ; j'avais une si grande honte de ma conduite cupide deux jours après, que si elles avaient été encore en ma possession, j'aurais préféré jeter ces écharpes plutôt que de les vendre. Si ces *Mémoires* devaient tomber entre les mains de ces deux officiers ou de leurs parents, je les prierais de me pardonner pour ma coupable action envers eux ; j'ai pour excuse que j'étais sans pain et sans argent, et encore si jeune !

L'armée prussienne avait cessé d'exister dès ce jour ; l'armée russe, au contraire, se montrait à nous au nombre de 100.000 hommes. La Prusse fut frappée d'une contribution de 160 millions. L'heure de la grande guerre venait de sonner, j'allais voir les Russes de près.

1807

J'eus alors une seconde occasion de parler à l'Empereur, pendant un séjour que nous fîmes, nous autres musiciens, dans une mauvaise bicoque nommée Walterdorf. Nous étions occupés à faire cuire des pommes de terre, lorsqu'un aide de camp vint à nous commander d'évacuer immédiatement l'emplacement que nous occupions; nous lui fîmes observer qu'aussitôt les pommes de terre cuites, nous nous en irions, mais il nous dit que c'était le logement de l'Empereur ; il me désigna avec un autre jeune musicien pour rester à les faire cuire. Napoléon entra sur ces entrefaites, et me demanda, à moi le *petit Louis*, avec sa basse voix : « Qu'as-tu là ? — Sire, des pommes de terre, à votre service. » Il en sortit une, mais elle n'était pas encore cuite; nous dûmes les laisser. Je m'en consolai, j'avais vu l'Empereur et il m'avait parlé, et quoique mon estomac fût vide, j'étais satisfait et j'avais la tête montée au point que j'aurais supporté bien davantage encore.

Cette nuit de Waltersdorf fut affreuse pour toute l'armée, à cause du froid, et par le manque de pain et d'eau; l'Empereur la passa dans l'emplacement que nous lui cédâmes, ses équipages n'étant pas encore arrivés. Pendant cette même nuit il tomba quatre pieds de neige, et l'armée russe qui se trouvait devant nous, profita de cette circonstance pour décamper. La garde impériale se mit alors à sa poursuite, et il y eut entre elle et l'arrière-garde ennemie, une série de combats des plus meurtriers.

(A suivre). *J.-L. Sabon.*

AU TROUSSEAU MODERNE
L. BROUSOZ
MORGES
La maison de confiance qui peut être recommandée

Epatant!...
Un seul „DIABLERETS" double l'appétit!...
Que désirer d'autre ??...

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.